

HONOR DE CAVALLERIA

DE ALBERT SERRA

FICHE TECHNIQUE

ESPAGNE - 2006 - 1h47

Réalisation & scénario :
 Albert Serra d'après l'œuvre de
 Miguel de Cervantes

Image :
 Christophe Farnarier & Eduard
 Grau

Montage :
 Àngel Martín

Musique :
 Ferran Font

Interprètes :
 Lluís Carbó
 (Don Quichotte)
 Lluís Serrat
 (Sancho)
 Glynn Bruce
 Jaume Badia
 Felicià Butinyà
 Lluís Cardenal
 Paula Casadevall
 Bartomeu Casellas
 Rafael Castañer
 Josep Cortada
 Arminda Dehesa
 Joaquim Fernández



SYNOPSIS Guidés par le hasard, Don Quichotte et Sancho poursuivent jour et nuit leur voyage à la recherche d'aventures. Ils chevauchent à travers champs, conversant sur des sujets aussi divers que la spiritualité, la Chevalerie, ou simplement la vie quotidienne. Un lien d'amitié de plus en plus fort les unit.

CRITIQUE

Il y a des films que l'on boit autant qu'on les voit. **Honor de cavalleria** est de ceux-là. Ici s'écoule lentement le temps, ici s'offre la nature. On entend les grillons. Herbes hautes, lumière entre chien et loup. Deux hommes fourbus font une halte pour se reposer. L'un est vieux et



frêle, l'autre jeune et pansu. Ce sont le cavalier Don Quichotte et son écuyer Sancho. (...) Deux corps dans un paysage. Deux hommes qui cheminent, mangent, dorment. C'est une aventure au quotidien. Le Graal ou l'ennemi restent indéfinis, ce qui importe c'est de se tenir prêt. Etre à l'affût du monde, voilà la proposition à la fois simple et effrontée de ce Don Quichotte revisité avec les moyens du bord. Un âne, un cheval, une armure et une épée, cela suffit. Même les dialogues sont rares, mais magnifiques lorsqu'ils éclosent. «On a gagné mais je reste triste. La vie est un chemin de tristesse», dit le chevalier Quichotte à son fidèle Sancho.

L'action rime avec contemplation, ce terme tant galvaudé qui retrouve ici sa vertu première. La moindre caresse du vent, la moindre noix cassée pour la collation devient source de béatitude. Quête éreintante, compensée par des moments d'une quiétude qui semble infinie. A-t-on déjà vu un bain dans une rivière apporter un tel délassément ? **Honor de cavalleria** est une fête des sens. Une longue marche qui grise, un effort physique qui s'oublie, toujours tendu vers quelque chose. Quoi donc ? Un signe des dieux, une transcendance, une sublimation.

Jacques Morice

Télérama n° 2983 - 17 Mars 2007

«Je fais toujours le contraire de ce qu'on me dit de faire.» Un précepte de Dalí qu'Albert Serra répète avec délectation. Par provocation (un peu), par fierté catalane (beaucoup), parce que c'est vrai (honnêtement). Son premier film ressemble à ce qu'il ne faut pas faire (si on veut être un jour riche et célèbre) : **Honor de cavalleria** est tourné en mini DV, parlé en catalan et suit un scénario contemplatif aussi maigre que son Don Quichotte de héros, ce vieux sac d'os perdu dans ses rêveries. (...) Son film nous lave et nous venge de ceux qui, ces jours-ci, appellent au règne de l'efficacité (rappelons pour mémoire le magistral «faites nous rêver utile», oxymore conseillé aux cinéastes lors de la Nuit des césars par Yann Arthus-Bertrand, le photographe écolo voyageant en classe affaires).

Honor de cavalleria est notre antidote à l'époque : les «rêveurs utiles» diront que ce scénario ne s'aperçoit même pas que des possibilités d'action passent sous ses yeux. Le scénario s'en fout. Il a les arbres pour le tenir à l'ombre et le ciel qui lui propose plus d'aventures que la terre ne saurait en contenir. Il a un cosmos à contempler. Et tant pis aussi pour ceux qui voudraient que le film soit une sorte de conte philosophique à base de conversation. Car, même ça, il s'y refuse : ses conversations sont des dialogues de sourds. Sancho, qui accompagne Quichotte, ne comprend pas son maître. Et, si les deux hommes s'aiment énormément, c'est bien

parce que l'un comme l'autre ne captent rien de leurs respectives destinées. Quichotte parle au ciel parce qu'il est un sujet moderne, névrosé, un fou en armure qui délire des insanités vides de sens. Et Sancho lui répond parce qu'il est un archétype d'homme simple, pour qui une olive est une olive, point barre.

Les plans de Serra tiennent à cheval sur deux royaumes : la terre, vieille et maudite (les guerres ou le grand vide, et rien entre les deux à se mettre sous la dent), et un ciel, menaçant quand il est peint par un Turner divin et d'un bleu mythologique quand c'est Poussin qui s'empare du pinceau. On croit contempler cela avec distraction, sans faire totalement partie du film. Le plus grand mystère d'**Honor de cavalleria** reste pourtant l'expérience de sa projection. Quand on en sort, quelque'un, dans la rue, nous fait cette remarque étrange : «Tu as pris des couleurs.» Ce qui a du sens après avoir passé près de deux heures en plein cagnard sous des bourrasques de tramontane. Le film s'est inscrit à l'intérieur de nous dans sa totalité. On croyait lui échapper, on s'est encore fait avoir. (...)

Philippe Azoury

Libération - 14 mars 2007



Premier long métrage de l'espagnol Albert Serra, ce film s'attaque tout simplement au mythe de Don Quichotte. Choissant un parti pris visuel et narratif original, il ne tient hélas pas toutes ses promesses, tombant dans le travers de mettre en scène de jolies images, qui tiennent plus de l'illustration que de l'évocation.

Il fallait quelque aplomb pour adapter - en catalan, qui plus est - le roman de Cervantès, dont on croyait la transposition au cinéma frappée d'une définitive malédiction (souvenons-nous des déboires d'Orson Welles ou de Terry Gilliam). Serra a une belle solution, détournée : il s'insère en quelque sorte entre les lignes du roman, développant une obsession pour les temps morts. Quichotte et Sancho se baignent, grignotent des noix, se reposent, échangent quelques mots... On ne les verra pas partir à l'assaut des moulins. La mise en scène instaure une curieuse proximité avec ces personnages peu bavards, tout en laissant inaccessibles leurs pensées, opaques leurs mouvements. Avec lenteur, nous sommes immergés dans une forêt, dans la nature. Nul panthéisme, mais un rapport matérialiste, très direct, aux éléments. Il y a du vent et du mouvement, et le tout n'est pas dénué d'une certaine ivresse, pour peu que l'on s'abandonne à ces plans très longs. (...) Au bout de son voyage, la solitude et la nature aidant, Don Quichotte, par peur de voir le néant qui s'ouvre devant lui, ne peut évoquer dans cette forêt luxuriante que l'ap-

pel du divin. A ce moment de sa vie, le chevalier s'adresse à son ultime interlocuteur : Dieu.

Albert Serra cherche à nous faire ressentir la lassitude et la fatigue de cet homme non à travers le développement d'un scénario dont les faits et paroles concourraient à nous détailler les différentes strates psychologiques de l'aventurier finissant, mais plutôt en l'immergeant dans un paysage, dans une forêt et dans des clairières, dont les mouvements, les bruits d'eau et de vent, le bercent et l'enveloppent, comme pour l'accompagner vers sa mort. A défaut d'une approche psychologique, le réalisateur a la bonne idée de mettre en avant un corps vieux, fatigué, mais tout de même magnifique !

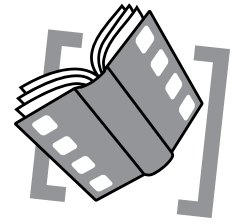
Quel est alors le problème du film, ce qui peut nous permettre d'émettre une réserve ? C'est qu'au fur et à mesure des minutes, l'idée de l'image se substitue à l'idée du plan. Le cinéaste ne fait alors plus des plans, mais de belles images, et certaines le sont évidemment réellement (contre-jours magnifiques, décadrages inspirés). Ces images ne mettent en avant rien d'autre que le talent du cinéaste et du chef opérateur quand il s'agit de cadrer et de mettre en place des formes dans un espace. Mais cette expérience visuelle ne tient pas. Entre tensions fugaces et longs dégonflages, chaque plan semble suivre l'autre sans toutefois l'amener plus loin, sans viser à renforcer un pari formel et sensitif qui avait pourtant tenté de s'esquis-

ser au début du film. (...)

Florian Guignandon

Raphaël Lefèvre

<http://www.critikat.com>



ENTRETIEN AVEC ALBERT SERRA

(...) *Honor de cavalleria est-il vraiment une adaptation du Don Quichotte de Cervantès ?*

Non, c'est une adaptation de ce qui se passe entre les chapitres du livre. Dans cette petite page blanche, on peut rêver aux deux hommes se parlant à peine, ne faisant rien.

Comment met-on en scène ce rien ?

Je mettais la caméra assez bas, au niveau des herbes, postée loin, un peu comme un espion. Quant aux acteurs, je leur expliquais la situation, mais je ne leur donnais pas le texte. Je le leur hurlais pendant la prise, et ils répétaient après moi (on a effacé ma voix au mixage). Souvent, Quichotte dit une chose et Sancho, qui s'attendait à avoir à répondre immédiatement, devait attendre quelques minutes avant que je ne lui souffle sa réponse. Pendant ces minutes de suspension, ils avaient l'ordre strict de ne jamais s'arrêter de jouer, de ne pas regarder la caméra. Ils devaient continuer à contempler le ciel ou le temps qui passe. Certaines prises ont duré comme cela près de quarante minutes. Je n'ai cherché que la beauté de l'interprétation.

Le film est tourné en vidéo ?

Oui et, vu ma méthode, il n'aurait pas pu être tourné en pellicule. Une grande part du budget (360 000 euros, copies comprises) est passée dans les tests caméras, kinescopages et report pellicule.

On a travaillé scientifiquement : or, la caméra qui rendait le mieux la lumière de la nature sauvage, c'était la moins chère (une Panasonic DVX). Pas de la HD mais de la mini DV. Le kinescopage qui respectait le mieux l'image était lui aussi le moins cher. On est tombé des nues en s'apercevant de ça.

Le tournage a eu lieu à quelle saison ?

Fin août - début septembre. Tôt le matin et en fin de journée. Pour des questions de lumière, et parce que c'était aussi l'heure de la sieste. Mes acteurs sont comme moi, des gens simples qui ne font pas grand-chose de leurs journées. Une équipe de flâneurs, à la culture plus ou moins autodidacte, des givrés sur qui la tramontane (le vent du nord) a un peu trop frappé. Le projet principal du film, c'était d'ailleurs ça : mesurer les dégâts de la tramontane sur les gènes catalans.

Votre récit est archaïque et, en même temps, on ne s'étonne presque pas d'apercevoir au hasard d'un plan des anachronismes : un poteau télégraphique, une moby-lette...

C'est drôle parce que j'y pense pour mon prochain film qui reprendra l'histoire des rois mages et les fera voyager. Je sais que Straub a osé ça dans *Othon*, *Antigone*. Mais je ne connaissais pas ses films quand j'ai tourné *Honor de cavalleria*. Ce n'était qu'un nom. Les films des Straub ne passent pas à Barcelone.

Mes références étaient *Les Onze Fioretti* de Rossellini, le *Saint Matthieu* de Pasolini, quelques paysages de Dali, le *Lancelot* de Bresson. Je n'ai pas cherché à être bizarre. Je n'ai même pas cherché à magnifier la nature, il n'y a pas un plan de nature seule. Il y a toujours mes deux personnages dans le champ. On a fait ça en vase clos. Le film nous a guidés tout seul. Lui et la tramontane. Pour le reste, je n'aime pas imposer du sens, la psychologie me fait vomir, et j'aimerais que les spectateurs, selon les cas, en sachent plus que moi sur le sens du film.

Philippe Azoury
Libération - 14 mars 2007

FILMOGRAPHIE

Long métrage :
Honor de cavalleria 2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°546
Cahiers du cinéma n°613, 619, 621
Fiches du cinéma n°1856/1857